

TROISIEME CONFERENCE D'automne
19 décembre 2013

L'ignorance

L'ignorance a d'abord désigné, au XIV^e siècle, « l'état d'une personne qui n'est pas avertie des réalités de la vie, et en particulier de la vie sexuelle .»

L'ignorance sera prise ici dans la série des passions de l'âme, comme les appelle Lacan,... après Descartes.

Plus encore, elle sera prise dans la série, bien lacanienne, amour, haine, ignorance, jouissance, passion, savoir, transfert. En faisant de l'ignorance une passion, Lacan faisait plus que de reconduire le lien traditionnel , qui veut que la passion soit une manifestation de l'ignorance. Avec la notion de **savoir insu**, la psychanalyse change le statut de l'ignorance et la situe comme passion du transfert, avec l'amour et la haine. L'ignorance témoigne alors d'un fait de structure fondamental qui la relie à la jouissance phallique.

- Il y a, semble-t-il, un lien traditionnel philosophique et évident entre l'ignorance et la passion. En faisant de l'ignorance une passion, la passion de l'ignorance, Jacques Lacan ne fait-il que confirmer cette articulation ou fait-il un pas de plus si l'on veut bien entendre cette **passion de l'ignorance** aux deux sens du génitif ? Génitif subjectif, l'ignorance a une passion ; et génitif objectif, la passion a pour objet l'ignorance.
Tout semble commencer par Socrate, c'est-à-dire Platon :

« Telle fut, Athéniens, l'enquête qui m'a fait tant d'ennemis, des ennemis très passionnés, très malfaisants, qui ont propagé tant de calomnies et m'ont fait ce renom de savant. Car, chaque fois que je convains quelqu'un d'ignorance, les assistants s'imaginent que je sais tout ce qu'il ignore. En réalité, citoyens, c'est probablement le dieu qui le sait, et, par cet oracle, il a voulu déclarer que la science humaine est peu de chose, ou même qu'elle n'est rien. »

Socrate mène une enquête parce que la Pythie de Delphes a déclaré que nul n'était plus savant que lui, ce qui l'a profondément troublé. Il s'acharne dès lors à dissoudre cette fausse réputation, entendant rencontrer tous ceux qu'il suppose être plus savants que lui. Et dans ce que Socrate dit ici à ses juges, on

trouve ce **lien entre la passion et l'ignorance**, mais aussi **la mort**, car on sait que cette affaire se termine mal, la condamnation de Socrate à boire le cigüe.

Le renom de savant et ce rapport particulier au savoir – « chaque fois que je convaincs quelqu'un d'ignorance » on s'imagine que « je sais tout ce qu'il ignore » – mais aussi, c'est « le dieu qui le sait », ce qui pourrait s'articuler avec les questions du sujet moderne : on pourrait commenter chacun des mots que Platon met dans la bouche de Socrate, pour faire jouer les usages que Lacan fera de cette passion de l'ignorance, parce qu'il y a *des* usages de cette notion chez Lacan, et non pas *un* usage.

Il y a, certes, une grande polysémie de ce terme de **passion**, polysémie qui rend parfois assez difficile de savoir précisément de quoi l'on parle. Cette polysémie est – Lacan l'indique – non seulement actuelle, mais aussi historique, car nous entendons ce terme de *passion* après et avec toute une tradition philosophique qui a lié diversement, mais toujours, passion et ignorance. On peut se demander si la passion est **un concept analytique**, mais pour l'ignorance, nul doute que Lacan lui ait donné ce statut. Roland Gori, auteur contemporain, souligne cela dans son très beau livre, et ce que l'on va essayer de dire ici va recouper ce qu'il a pu avancer.

Ce que nous entendons par passion est sans doute assez éloigné de ce que les Anciens ont voulu dire, - la notion a beaucoup variée avec les différents systèmes philosophiques, l'histoire des religions, les idéologies spirituelles ou politiques, etc. D'autant que « **l'ignorance consolidée** », qui fut un concept majeur des grandes années de la psychiatrie classique et moderne a fait passer les passions au rang de **catégorie nosographique**. Ce fut l'œuvre d'un Gaëtan Gratien de Clérambault, et un tel passage n'est pas rien ; on pourrait, ici, en appeler aussi à Michel Foucault et s'appuyer sur son *Histoire de la folie à l'âge classique*. Donc, une vaste polysémie diachronique, historique donc.

« **Ignorance consolidée** » est aussi un terme de Lacan, psychiatre et psychanalyste. Le terme de « consolidé » étant, lui, un terme canonique de la médecine, repris jusque par la Sécurité sociale. Il suggère d'ailleurs qu'il y a un type, des types d'ignorance différents suivant les époques historiques mais aussi les aires culturelles. Il est donc très utile de faire jouer cette sorte d'imprécision et de faire travailler les termes de passion et d'ignorance qui s'articulent au niveau du titre de cette troisième conférence d'automne.

Plus tard, après qu'un certain tournant historique soit pris, *la passion* apparaît comme fondamentalement *une manifestation de l'ignorance*. Ainsi, René Descartes pensait que les hommes ne connaissaient pas les passions et ne cherchaient donc pas à s'en délivrer. Les hommes étaient ignorants, selon lui, de leurs passions qui les ravageaient néanmoins. Pour lui, les passions de l'âme sont les passions des pensées que l'âme ne dirige pas. Pour pouvoir se gouverner, il convient de les connaître et savoir que ce sont des pensées qui viennent du *corps*, causées par les mouvements du corps et non par une autre âme, maligne, qui nous habiterait à notre insu.

On pourrait, là aussi, détourner ces formulations à notre profit afin d'y retrouver un certain nombre de propositions de la psychanalyse, ce qui se conçoit assez bien. Rappelons-nous que Freud faisait des passions et, avant tout, de l'amour quelque chose de l'ordre de la pulsion. On est, chez Freud, encore très proche de Descartes. Plus chez Lacan, comme on l'a vu, où passions et pulsions sont étrangères les unes aux autres.

Il existe une tradition de la philosophie et de la pensée en général, occidentales, qui a toujours *lié la passion à la méconnaissance*. La psychanalyse s'inscrit parfaitement dans cette tradition. Le psychanalysant qui vient nous voir, qui nous consulte, qui souhaite entreprendre un travail d'analyse, est sujet à ces passions. Il est celui qui souffre, qui pâtit, et souffrirait de *cette méconnaissance qu'est l'inconscient*. Faire savoir serait le remède, et lui pas plus que l'homme de Descartes ne cherche à s'en délivrer. Notre psychanalysant sait sans savoir qu'il sait ce savoir. Mais pour Freud, ce qu'il ne sait pas, c'est que c'est *selon son vœu*. Il « n'en veut rien savoir », dira Lacan. Ainsi, l'ignorance est avant tout *méconnaissance*, marque du premier niveau de sa *division*, qui distingue *le moi et le sujet*, aussi bien que *le conscient et l'inconscient*. Bien que l'existence de l'inconscient freudien constitue un écart par rapport à cette tradition, le projet freudien au début, la prolonge.

Pourtant, l'inconscient est une complication qui n'est pas sans conséquences et ce sont celles-ci que nous pourrions maintenant essayer d'approcher. Car Lacan nous a fourni les moyens, les notions, les concepts pour interroger ce mouvement. Ce que nous allons essayer de faire valoir part d'une remarque presque triviale...

Commençons par le commencement, au début,... c'est le *transfert*. Tout commence par-là. Sans transfert, pas d'analyse possible, comme vous le savez.

Jacques Lacan propose alors, dès la fin de son Séminaire I, en 1954, le schéma d'un dièdre à six faces.

Pour ce qui nous importe ici, on peut ne retenir que la moitié supérieure de cette figure, un polyèdre à trois faces, c'est-à-dire une pyramide. Comme on l'a vu dans la deuxième conférence d'automne de la dernière fois, l'une de ces faces correspond au Symbolique, l'autre à l'Imaginaire et la troisième au Réel. On a déjà, avant l'heure, la nomination de R.S.I. À la jonction de ces trois registres, se trouvent les arêtes passionnelles qui se manifestent dans le transfert.

« Un tel schéma vous présentifie ceci – c'est seulement dans la dimension de l'être, et non pas dans celle du réel, que peuvent s'inscrire les trois passions fondamentales – à la jonction du symbolique et de l'imaginaire, cette cassure, si vous voulez, cette ligne d'arête qui s'appelle l'amour – à la jonction de l'imaginaire et du réel, la haine – à la jonction du réel et du symbolique, l'ignorance. » Cela c'est fondamental, ne l'oublions pas, ça court de 1954 à 1974, en tout cas 1973, jusqu'au borroméen.

Et Lacan ajoute : *« L'amour et la haine ne vont pas sans cette troisième, qu'on néglige, et qu'on ne nomme pas parmi les composantes primaires du transfert – l'ignorance en tant que passion. Le sujet qui vient en analyse se met pourtant, comme tel, dans la position de celui qui ignore. Pas d'entrée possible dans l'analyse sans cette référence – on ne le dit jamais, on n'y pense jamais, alors qu'elle est fondamentale. »*

Il y a lieu d'insister avec force sur « **se met** », sur la façon dont le dispositif analytique, **le praticable** comme l'on dit parfois, conduit, force même parfois, le sujet à se mettre dans une certaine position pour que l'analyse s'engage. L'ignorance se place alors bien à la jonction du réel et du symbolique.

À juste titre, un auteur contemporain, cité plus haut, comme Roland Gori a insisté sur le lien entre cette **ignorance** propre à l'analyse et **la règle fondamentale** qui fonde cette ignorance et va lui donner son statut par anticipation.

Pour Lacan, à cette époque, le procès de l'analyse consiste en l'édification progressive de la pyramide supérieure – d'où le polyèdre à six faces – où, comme il dit, « **l'être se réalise.** » Ainsi « **ces trois passions sont les voies de la réalisation de l'être.** »

Lacan commente ensuite l'amour et la haine, comme on l'a vu dans les deux premières conférences d'automne précédentes, insistant sur l'ambivalence et leur mutation respective, jusqu'à nommer ***hainamoration*** ce monolithe inextricable amour-haine. Nous sommes alors dans ***l'hainamoration de transfert***. Pour l'ignorance, c'est un peu différent, il existe une double valence.

« [...] si le sujet s'engage dans la recherche de la vérité comme telle, c'est parce qu'il se situe dans la dimension de l'ignorance – peu importe qu'il le sache ou pas. C'est l'un des éléments de ce que les analystes appellent *readiness to the transference*, ouverture au transfert. Il y a chez le patient ouverture au transfert du seul fait qu'il se met dans la position de s'avouer dans la parole, et chercher sa vérité au bout, au bout qui est là, dans l'analyste. Chez l'analyste aussi, il convient de considérer l'ignorance. »

L'analyste n'a pas, lui, à « guider le sujet sur un *Wissen*, un savoir, mais sur les voies d'accès à ce savoir [...] En d'autres termes, la position de l'analyste doit être celle d'une *ignorantia docta*, ce qui ne veut pas dire savante, mais formelle, et qui peut être, pour le sujet, formante. »

Cette reconnaissance de l'ignorance, ce savoir ne pas savoir, que Nicolas de Cues lie à la sagesse antique de Pythagore, de Socrate, d'Aristote et à celle biblique de Salomon (Ecclésiaste, I, VIII), se nomme "docte ignorance", selon un oxymore emprunté à saint Augustin (*Lettre CXXX*).

Et Lacan d'ajouter : « *La tentation est grande parce qu'elle est dans l'air du temps* – et permettez-moi d'insister pour vous dire que j'estime qu'elle l'est plus que jamais -, *de ce temps de la haine, de transformer l'ignorantia docta en ce que j'ai appelé, ce n'est pas d'hier, une ignorantia docens. Que le psychanalyste croie savoir quelque chose, en psychologie par exemple, et c'est déjà le commencement de sa perte.* »

Etrangement, comme pour la haine, étudiée la dernière fois, l'ignorance en tant que telle n'est pas ce qui préoccupe Lacan durant une vingtaine d'années, jusqu'à l'émergence du borroméen.

Seules quelques occurrences jalonnent cette période : le séminaire I, dont on vient de parler, dans ce Séminaire I (*Les écrits techniques de Freud* [1953-1954]), on trouve deux autres occurrences. L'une à la séance du 5 mai 1954, reliant « l'ignorance à la vérité et à l'état du sujet parlant », via « la

Verneinung », la dénégation. L'autre à la séance du 7 juillet 1954, parlant de « l'ignorance et des voies d'accès à un savoir », et nommant « *l'ignorantia docta.* »

Dans le Séminaire II (*Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* [1954-1955]), deux occurrences. La première à la séance du 12 mai 1955, concernant son « enseignement » ; la seconde le 29 juin 1955, au sujet du « concevoir » et du « nécessaire au nouveau ».

Dans le Séminaire V (*Les formations de l'inconscient* [1957-1958]), une occurrence à la séance du 18 décembre 1957, concernant « l'ignorance et le naïf ».

Le Séminaire VI (*Le désir et son interprétation* [1958-1959]), deux occurrences, l'une à la séance du 18 mars 1959, concernant « Hamlet et la place vide », « l'ignorance située et l'inconscient » ; l'autre à la séance du 8 avril 1959, à propos du « rêve du père mort » et du « sujet et signifiant ».

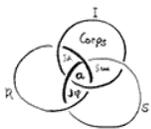
Le Séminaire VII (*L'éthique de la psychanalyse* [1959-1960]), une occurrence à la séance du 16 mars 1960, concernant « croyance et savoir ».

Le Séminaire XVII (*L'envers de la psychanalyse* [1969-1970]), une occurrence à la séance du 15 avril 1970, concernant « tout ce que Lacan ignore », « le père réel », « la structure », « tomber sur la vérité », « l'ignorance féroce de Yahvé », « le père réel et la castration ».

Au moment du Séminaire XIX (*... ou pire* [1971-1972]), avec une occurrence à la séance du 4 novembre 1971, sur « passion, ignorance et savoir », « docte ignorance », au Séminaire tenu en parallèle cette année-là à Sainte-Anne (*Le savoir du psychanalyste*), et concernant « Henri Ey et l'ignorance crasse ».

Enfin, le Séminaire XX (*Encore* [1972-1973]), une occurrence à la séance du 15 mai 1973, concernant « de l'être à l'Autre il ne veut rien savoir ».

Il devient dès lors nécessaire considérer ce que Lacan présente vingt ans plus tard où, là aussi, joue entre les registres un certain type d'intersection.



L'inconscient de 1974 n'est plus tout à fait celui de 1954, si l'on peut dire. Il est abordé autrement, en quelque sorte. Dans ce nœud borroméen, chaque rond représente l'une des dimensions du ternaire I.S.R., devenu d'appellation courante R.S.I. : – Imaginaire, Symbolique et Réel –.

A l'intersection, au recouplements desquels se trouvent, entre l'Imaginaire et le Symbolique, **le sens**, entre l'Imaginaire et le Réel, **la jouissance de l'Autre**, et, entre le Réel et le Symbolique, **la jouissance phallique**.

Il est intéressant de croiser le schéma du dièdre de 1954 avec le dessin du nœud borroméen à trois de 1974.

Le sens est à l'intersection, dans la recoupe, de l'Imaginaire et du Symbolique, mais à la jonction desquels se situe **l'arête de l'amour** dans le schéma de 1954.

Il y a **un lien**, Lacan l'a indiqué, entre **le sens et l'amour** qui s'incarnent dans **la religion**, dont il n'est pas nécessaire de souligner le succès grandissant, à nouveau, dans nos sociétés.

Il y a aussi **une proximité**, à l'intersection de l'Imaginaire et du Réel, de la **jouissance de l'Autre et de la haine**, cette haine que déclenche la jouissance que présentifie l'Autre pour le sujet.

Enfin, à l'intersection du Réel et du Symbolique, il y a **la jouissance phallique**, là où se trouvait **l'arête de l'ignorance**, et l'ignorance, le mouvement **entre l'ignorance et le savoir**, est une zone où se manifeste la la jouissance phallique dans le transfert. La jouissance phallique est la marque de l'ignorance, d'un autre niveau de l'ignorance que celui que Lacan avait avancé en 1954.

L'ignorance se présente comme passion dans le transfert, et masque une ignorance d'un autre registre. Il y a autant de niveaux d'ignorance que de niveaux de la division subjective : un premier niveau, déjà évoqué, celui qui vise la vérité, puis celui que Lacan nomme **refente**. Si quelqu'un s'adresse à nous, c'est qu'il fait l'expérience de l'ignorance où le laisse son symptôme, et qu'il pense, il suppose que **le savoir** peut y remédier. Il y a une dimension historique dans le statut de l'ignorance. Ce n'est pas une idée, qui va de soi de tout temps, que le savoir peut remédier à la souffrance. Lacan peut dire :

« *Le symptôme est l'irruption de cette anomalie en quoi consiste la jouissance phallique, pour autant que s'y étale, s'y épanouit ce manque fondamental que je qualifie du non rapport sexuel.* »

La jouissance phallique, d'une certaine manière, témoigne paradoxalement de

cette béance fondamentale. Elle porte témoignage de cette ignorance structurale fondamentale qui gît au cœur du savoir.

Cette ignorance située se trouve du côté de l'analyste. Est-ce qu'on peut encore la dire docte comme en 1954 ? Ce n'est pas si évident que cela. Pour preuve, dans ces années 1970, Lacan ne va plus s'étayer sur cet aspect de la philosophie occidentale, tel qu'il le fit en 1954, quant au statut des passions et de l'ignorance. On ne peut plus la dire docte au sens de Nicolas de Cues, car, pour cela, il fallait une certaine époque.

On pourrait soutenir, comme Lacan le fait à propos de l'histoire de la psychiatrie, que chaque époque organise son mode d'ignorance, tout comme chaque époque organise ses modes et ses canaux de jouissance, et son mode spécifique de malaise. Et c'est en cela, très précisément, que l'ignorance se révèle comme liée au savoir. Qui écrira, un jour, une histoire de l'ignorance ?

On se souvient que ce n'est pas dans le champ de la philosophie occidentale, mais dans celui du bouddhisme, plus précisément le bouddhisme zen, que Lacan dit avoir trouvé la passion de l'ignorance parce que le bouddhisme est le seul mouvement philosophico-religieux qui considère l'ignorance comme une passion.

Ce n'est pas du tout la même chose, la même démarche, de considérer l'ignorance comme une passion que de penser que nous ignorons nos passions parce que leurs causes nous sont dissimulées ou incaccessibles.

Dans le bouddhisme, il y a deux niveaux d'ignorance – surtout dans le bouddhisme zen, celui qui intéressait Lacan. Il a un premier niveau où l'ignorance est conjuguée à **la soif** – envie ou désir. Et cette conjugaison de l'ignorance et de la soif ou du désir est la cause de toutes les passions, la cause du mal. Dans le bouddhisme zen, il y a une sorte de paradoxe : au-delà d'une ignorance pourrait-on dire originaire, existe aussi semble-t-il un autre niveau de l'ignorance qui fait de l'ignorance quelque chose d'absolument identique à ce que les bouddhistes zens appellent **l'éveil**. L'ignorance et l'éveil, ou même ignorance de l'ignorance, à ne pas entendre simplement comme négation de négation, c'est l'éveil. **La psychanalyse comme pratique de réveil**, avancée par Lacan dans ces années-là trouve ici un écho.

La passion de l'ignorance peut alors se comprendre autrement. « *L'inconscient, ce n'est pas que l'être pense [...] l'inconscient, c'est que l'être, en parlant, jouisse, et, [...] ne veuille rien en savoir de plus [...] ne veuille rien en savoir du tout* »

C'est parce que la sexualité est au centre de tout ce qui se passe dans l'inconscient, et qu'elle y est comme manque, comme défaut fondamental.

Nous ne voulons rien savoir de ce qui peut se savoir, précisément pour ne pas savoir ce qui ne peut pas se savoir. Nous ne voulons **pas savoir là où le savoir bute** ; c'est même ce qui fait **le succès des religions**.

Ce quelque chose d'irréductible est ce qu'une certaine opération constitutive de notre ignorance produit et nous laisse ignorants de la seule vraie passion qui nous habite, qui est **la passion du signifiant**, qui ne se manifeste jamais plus nettement que dans **la psychose**. De cette passion du signifiant, dans la névrose, le phallus fait signe, mais, en même temps, voile. Le névrosé vit la passion du signifié, du phallique comme signification.

Quelque chose fait joint, plus ou moins adéquat, **entre le corps et le langage**. C'est l'effet de l'opération constitutive du **signifié phallique**, qui génère la signification que nous ne cessons de produire, opération qui a des vertus modératrices. On peut ainsi concevoir un lien métonymique entre les différentes passions qui les fait s'équivaloir, voire donne une sorte de préséance à l'ignorance même, comme témoignant d'une mise en place de la structure en tant que condition du transfert.

*

Je voudrais ici ajouter deux extraits d'histoires cliniques, qui m'ont beaucoup appris quant à un certain statut de l'ignorance au tout début, au commencement du traitement que l'on appelle une « analyse ». Elles montrent deux positions de l'ignorance dans cette sorte d'opération initiale dans la cure qui consiste, pourrait-on dire, à vouloir situer l'ignorance.

Il s'agit d'une jeune femme, appelons-là Marguerite, qui vient consulter un psychanalyste depuis peu de temps. Elle possède une certaine connaissance sur la psychanalyse du fait de sa profession de psychiatre. Elle manque une séance, et à la séance suivante, apporte un rêve. Elle interprète celui-ci soigneusement après en avoir fait le complet récit. Le psychanalyste lui fait simplement remarquer que ce rêve venait précisément à la place de la séance manquée. Cette remarque a provoqué une surprise telle, chez la « encore » patiente, qu'elle a marqué une bascule en modifiant radicalement le régime de sa parole et a déclenché le début de sa cure en tant que devenue analysante. On peut dire que ce faisant le psychanalyste introduit, soutient, répond de

l'hypothèse de l'inconscient. Il situe l'ignorance, ignorance de ce savoir qu'est l'inconscient, et la fait, **cette ignorance, apparaître autrement.**

*

Une autre histoire de clinique analytique concerne une autre jeune femme, appelons-là Eva, qui consulte aussi un psychanalyste, mais pour un sentiment assez vague, bien que parfaitement existant, d'insatisfaction conjugale, et aussi quelques difficultés professionnelles avérées. Après quelques entretiens, quelques « séances », elle fait le récit suivant. Ce matin-là, avant de venir à sa séance, en prenant son bain, elle s'est masturbée avec le jet de la douche. Un peu plus tard dans la séance, elle dit qu'elle a bien réfléchi. Elle a calculé qu'elle peut payer ses séances et en même temps assurer les dépenses quotidiennes de la famille. Mais, bien sûr, précise-t-elle, elle devra renoncer à d'autres dépenses, celles qui concernent quelques babioles, et des vêtements, qu'elle fait quand elle est envahie, par moment, par un petit coup de déprime.

On peut cerner que là aussi, se situe quelque chose de ce qui peut se savoir dans une analyse, **de ce qui se sait sans se savoir sur la jouissance.** Mais à cela, il y a une limite, et le mouvement du traitement arrive à mettre en évidence, à faire valoir un non-savoir qui n'est pas l'ignorance, ou, dit autrement, une ignorance d'un tout autre niveau, sorte de corrélat du savoir produit, *in situ*, dans la cure même.

**

Alors, au terme de ces trois conférences d'automne, que peut-on dire de notre parcours ?

Que Lacan s'est occupé de ces trois passions que sont l'amour, la haine et l'ignorance, mais à des titres divers.

Que c'est l'amour qui l'a préoccupé le plus. C'est cette passion - puisqu'il a voulu aborder la question de l'amour exclusivement comme une passion qui l'a occupé tout au long de son oeuvre. La haine et l'ignorance aussi. Mais, de la haine et de l'ignorance, Lacan ne s'en préoccupe guère entre 1954 et 1974, soit durant donc vingt ans, telle fut ma surprise...

Lorsqu'il aborde la haine, c'est pour lui faire subir ce coup de génie de, non pas la coller à l'amour, mais par ce néologisme de l'**hainamoration** de créer une

entité nouvelle qui n'est ni l'amour ni la haine mais quelque chose d'autre, j'ai dit un monolithe inextricable qui aura eu au moins l'avantage de venir déloger l'**ambivalence**, comme notion qui obérait toute possibilité d'avancer sur la question en psychanalyse et d'arriver à la penser autrement.

Enfin, Lacan ajoute l'ignorance comme passion, ce qui ne s'était jamais fait avant lui, et il tourne autour d'une nouaison des ces trois passions pour un **nœud borroméen** qu'il ne produit pas et qui, donc, reste à venir.

Ainsi, et paradoxalement, c'est cette troisième passion, l'ignorance qui s'avère être la plus productive et porteuse d'avenir, non seulement pour le champ des névroses et celui de la perversion, mais aussi tout spécialement dans le champ de la psychose, parce qu'elle réfère au savoir, et, plus précisément, au **sujet supposé savoir**. Raison de l'insistance de Lacan à y mettre l'accent. L'ignorance comme passion se situe alors comme une sorte, sinon d'envers du savoir, à tout le moins **méconnaissance** de ce savoir qu'est devenu, depuis Lacan lui-même, l'**inconscient**.

\$\$\$